

LE CANCANN.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 1.

QUEBEC, VENDREDI, 12 AVRIL 1878

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

BULLETON DU 'CANSANN'

1878—No. 1.

LA MARCHÉ D'ÉPIQUE

Par ENRIQUEL GONZALEZ.

I

Le 1er septembre 1706, Charles XII, roi de Suède, entra en Saxe à la tête d'une armée de quarante mille hommes et planta en toute confiance le drapeau de l'évêché de Romsburg, à Lützen, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille illustré, devant l'expression de Voltaire, par la victoire et la mort de Gustave Adolphe.

Trop faible pour oser tenter de se défendre, la petite ville de Lützen était compromise d'ouvrir ses portes à ce vainqueur. Par cet acte de soumission, elle se plaça sous la protection de Charles et s'exempta du pillage.

D'après la tradition suédoise, les troupes victorieuses étaient soumises à la discipline la plus sévère. Elles ne prenaient pas à sue les villes prises, l'assaut avant d'en avoir reçu la permission; elles allaient même au pillage comme à la bataille, avec ordre, de le quittaient au premier signal. C'était d'un fort bel exemple!

Cependant les Saxons, de leur côté, se sont plaints souvent des affreux dégâts commis dans leur pays par ces soldats si admirablement disciplinés. Entre des assertions contraires, l'historien, eût-il tout l'esprit de Voltaire, peut se trouver embarrassé. Un fait assez singulier qui se passa à Lützen, à l'époque dont nous parlons, donnera peut-être la clef de ces contradictions. On admettra ensuite, si l'on veut, que l'exception confirme la règle, suivant l'axiome grammatical.

Le hasard voulut que, le jour même de la reddition de Lützen, vers huit heures du soir, un soldat qui se trouvait de planton à la tête de la tente du général Renschildt surprit le mot de passe et le mot d'ordre que le major de service transmettait à l'un des gentilshommes de l'armée.

Il conçut aussitôt le projet de pro-

compromettre la nuit, et aller avec quelques uns de ses camarades piller la ville ennemie.

Cet homme, qu'on appelait Hermann ou Edmann, servait dans la compagnie comme colonel du 1er bataillon de grenadiers, il était d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne, dont il se servait volontiers pour rançonner le paysan ou filouter impudemment ses camarades au jeu. Il était fataliste comme un Turc, avide comme un juif et cruel comme un Albanais. Il aimait passionnément le jeu et le vin, mais le jeu n'a pu plus que le vin. Pour un souper il eût vendu son âme, et s'il aimait la guerre, croyez bien qu'il n'y voyait qu'un excellent prétexte de mensonge et de pillage. Les cicatrices profondes qui balafrèrent son visage et ses regards obliques luisant sous d'épais sourcils rouges, donnaient à l'ensemble de sa physionomie un caractère menaçant et féroce, malgré la finesse particulière qu'il eût eue presque toujours. En un mot, c'était un de ces hommes dont l'aspect inquiète même les gens qui s'appellent leurs amis.

Dès que Hermann fut relevé de sa faction, il alla rôler autour du camp, entrant dans toutes les cantines qui s'élevaient sur son chemin. La plupart étaient remplies de soldats qui jouaient en buvant, car on n'avait pas songé à la retraite. En moins de deux heures, ce héros de corps de main recruta près de cent hommes choisis à son image, c'est-à-dire tous gens de sac et de corde, qui jurèrent de le secourir ou d'y laisser leurs os.

Vers minuit, les compagnons de Hermann, quoique disséminés dans le camp, sortirent sans bruit de leurs baraques et se réunirent dans le voisinage d'un parc d'artillerie qu'ils avaient choisi pour lieu de rendez-vous.

De ce parc, le petit peloton, précédé d'un jeune tambour qui portait effrontément un faulx, traversa toutes les lignes des sentinelles en échangeant de distance en distance le mot d'ordre et le mot de passe, et arriva ainsi jusqu'aux portes de Lützen.

Le trajet s'était effectué sans échanger une seule parole; il y avait quelque chose de morne et de sombre dans l'attitude de tous ces hommes; non, certes, qu'ils eussent peur, eux qui avaient cent fois affronté le feu de l'ennemi sans reculer d'une semelle, mais ils éprouvaient pour la plupart cette inquiétude vague, ce pressentiment sinistre qui nous étroit le cœur

au moment où nous allons accomplir une mauvaise action.

Hermann s'en aperçut, et, haussant les épaules de pitié, il se plaça au centre de ses compagnons:

— Enfants, leur dit-il d'un ton bref, beaucoup d'entre vous nous ont accompagnés sans savoir au juste de quoi il s'agit. Tant pis pour eux! Il est trop tard maintenant pour faire demi-tour; le vin est versé, il faut le boire! Sachez donc que le but de cette petite promenade nocturne est tout simplement le pillage de Lützen, en famille, et sans trop faire de tapage.

Un murmure approbateur accueillit l'éloquence du grenadier; il retroussa ses moustaches rouges et poursuivit:

— Nous allons diviser nos troupes en quatre bandes; qui entreront dans la ville par les quatre faubourgs. Que minuit soit le signal du pillage! Mais quand une fois nous aurons pénétré dans une maison par violence ou par ruse, point de faiblesse, camarades! Ne vous laissez point troubler par les menaces des hommes, les exclamations des femmes et les pleurs des enfants. Débarrassons-nous seulement de ceux à qui tenteraient de s'échapper ou d'appeler leurs voisins à l'aide! Mais surtout pas de bruit; à l'arme blanche, un seul coup de mousquet imprudemment tiré peut compromettre le succès de l'entreprise en mettant notre garnison sur pied. Maintenant, réparons-nous. Chacun pour soi!

Les bandes se séparèrent et disparurent bientôt au milieu de l'obscurité qui était profonde, car la lune venait de se cacher derrière de gros nuages noirs, et la pluie commençait à tomber fine et glaciale.

Minuit était à peine sonné qu'on vit, dans certaines maisons, les fenêtres s'illuminer brusquement, et des lumières courir de chambre en chambre, d'étage en étage.

De temps à autres, quelques habitants réveillés en sursaut, entrebâillaient timidement leurs volets pour plonger un regard effaré dans la rue; mais ils disparaissaient aussitôt, épouvantés des meurtres qui s'accomplissaient sous leurs yeux.

Tout à coup une ombre blanche, qui descendit en courant de la hauteur des faubourgs, passa comme une vision au milieu d'un groupe de Suédois. A cinquante pas derrière elle venait la bande d'Hermann, qui passa à son tour rapide et haletante comme une meute à la poursuite d'un faon.

C'était une jeune fille dont les pil-lards avaient surpris l'asile, et qui, troublée si étrangement dans son sommeil, s'était enfuie à demi nue, en se laissant glisser de son balcon dans la rue. Blonde comme un épi de blé, avec de grands yeux bleus qu'ombrageaient de soyeux cils noirs, elle avait des joues presque aussi roses que ses petites lèvres mutines. D'abord éblouie de sa rare beauté, les soldats qui avaient les premiers forcé la porte de sa chambre étaient restés stupéfaits de cette courageuse action; ils s'étaient élançés sur ses traces, entraînant avec eux le reste de la bande. Hermann les suivait en grommelant:

— Le diable soit de la pécore! Mais il faut bien empêcher cette folle de semer l'alarme par la ville, et de nous faire tous écharper.

Après vingt détours, et gagnant toujours du terrain, la jeune fille tourna brusquement à gauche, s'engagea dans une ruelle étroite et sombre, et, s'arrêtant devant une petite porte vermouluée qui donnait sur un jardin, elle y frappa avec force en criant d'une voix étouffée:

— Eric! Eric! sauvez-moi!

Au son argentin de cette voix, la petite porte du jardin s'ouvrit comme par enchantement, et la fugitive presque folle de terreur, se jeta toute frémissante dans les bras de celui qu'elle avait appelé.

Eric, son fiancé sans doute, était un beau jeune homme à taille élancée, à la moustache blonde, au nez aquilin, et dont la physionomie fière et hardie était encore rehaussée par le brillant uniforme d'officier saxon qu'il avait endossé à la hâte en entendant les premiers coups de feu.

— Que s'est-il donc passé Marguerite? demanda-t-il. Qui donc a osé vous faire outrage, à vous, chère orpheline aimée et estimée de tous?

— Les soldats du camp d'Altrantatd sont entrés tout à l'heure dans notre maison, Eric! répondit-elle à voix basse.

— C'est impossible, dit le Saxon en souriant; vous avez fait un mauvais rêve, Marguerite. Lützen s'est rendu au roi de Suède, et Charles XII n'a pas l'habitude de tromper ses ennemis.

— Silence, Eric! interrompit la jeune fille avec angoisse, ils viennent... Ecoutez, les voici!

Ému de sa terreur, l'officier tira son épée et prêta l'oreille. Il entendit en effet dans la ruelle un bruit de pas

confus. Prenant alors dans ses bras Marguerite, qui était aussi légère qu'un enfant, il l'emporta vers un petit pavillon de briques caché sous un abri de feuillages :

— Restez jusqu'à mon retour dans ce réduit, où vous êtes en sûreté, lui dit-il, et surtout quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez, pas un cri, pas un mot !

Et sans laisser à la jeune fille le temps de se cramponner à lui pour l'empêcher de sortir, il ferma brusquement la porte, en ôta la clef, et se dirigea rapidement du côté de la ruelle.

Mais pendant ce temps, le mur du jardin s'était crénelé de têtes. C'était la bande d'Hermann qui escaladait la muraille et envahissait le jardin.

(A continuer.)

LE CANCAN.

ST. SAUVEUR, 12 AVRIL 1878

MESDAMES ET MESSIEURS,

J'ai le plaisir de vous introduire le *Cancan*, qui vient de voir le jour—ou plutôt le soir, car il est né à 8 heures P. M. Le petit est encore au maillot ; mais il promet d'avoir la langue bien pendue, c'est du moins ce qu'assurent le médecin, son parrain et sa marraine.

Grâce aux excellents sirops que nous lui faisons prendre, nul doute qu'il aura bientôt la voix claire, forte et vibrante.

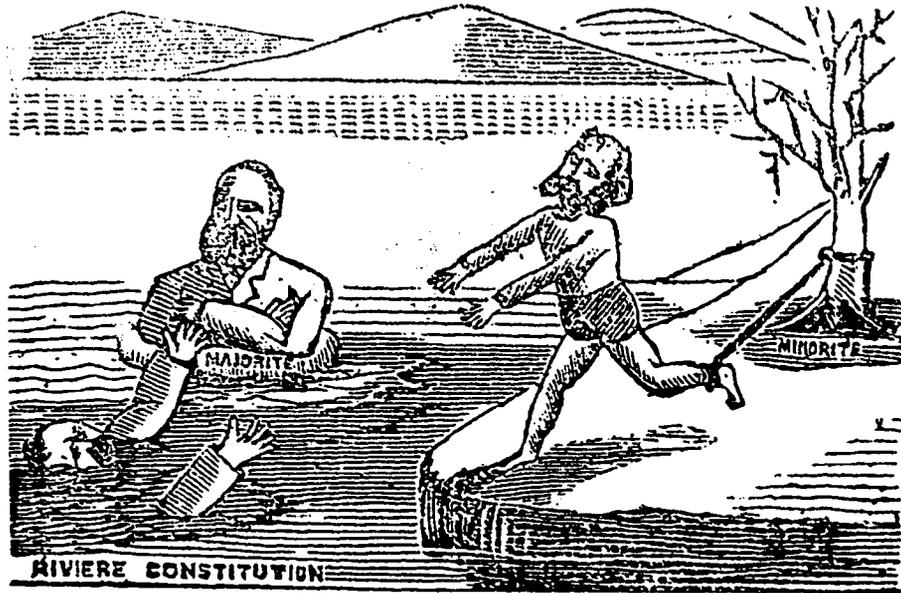
Le *Cancan* est appelé à une grande tâche : Désopiler la rate de l'humanité c'est prétentieux.

Il traitera de tout, en badinant, mais aussi en laissant percer la vérité.

Vous êtes priés de vouloir bien lui tendre une main amie, pour lui aider à marcher de progrès en progrès. J'espère que vous n'allez pas lui refuser ce service.

LE "CANCAN" NE CONTIENDRA JAMAIS RIEN SE RAPPORTANT À LA VIE PRIVÉE, c'est formel ; avis à ceux qui aimeraient à nous adresser des correspondances, que nous insérerons toujours avec plaisir. La copie de collaboration qui nous parviendra après le mercredi, à midi, ne pourra être insérée que dans le numéro de la semaine suivante.

La semaine prochaine, nous aurons une entête magnifique, ou plutôt 3 têtes dans une, comment cela ? vous verrez. Le graveur est en train de nous arranger cela. Notre feuilleton est l'un des



LETELLIER.— Au secours, à moi, je me noie !
DEBOUCHERVILLE.— Pour moi, je m'en fiche, avec ma majorité, j'attendrai jusqu'à Duffrin, il ne doit pas être bien loin.
JOLY.— Malédiction ! nage, nage, Luc ! Ah ! si ce n'était que cette maudite minorité qui m'enchaîne au rivage !

plus étonnants que l'on puisse lire et parfaitement moral.

Je crois qu'en voilà assez sur un nouveau-né et que vous pourrez d'ailleurs juger à l'œuvre.

TY LÉPHONIE.

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU XIX SIÈCLE !!!

C'est une preuve que nous faisons le diable à quatre pour contenter nos lecteurs les plus difficiles. L'on sait qu'en ce moment les assemblées politiques abondent dans nos comtés, eh bien, jugez si nous avons du jarnigoine.

Nous venons de faire poser des téléphones partant des places publiques de tous les comtés de la province, et aboutissant à une salle d'une immensité incommensurable, notre propriété s'il vous plaît. Pour des commençants c'est pas bête n'est-ce pas ? Quand on songe que sans bouger de nos bureaux, nous allons pouvoir écrire toutes les paroles des orateurs, à mesure qu'elles écloront sur leurs bouches électorales ! Oh ! est le journal qui peut en faire autant, par ces temps plus durs que de la pierre philosophale ?

Mais, il y avait un inconvénient. Les téléphones parlaient deux, trois, quatre, jusqu'à 8 à la fois, surtout après la grand-messe, de sorte que l'on ne comprenait rien. Diable, quand on s'embarque dans le progrès on ne sait plus quand on arrêtera de déboursier, c'est comme quand on marie sa fille.

Tout cela eut donc été inutile ; mais les bossont du courage, et pour remédier à cet inconvénient, ils ont fait entourer, les chers hommes (Que Dieu les écrase... sous une avalanche d'abonnés) chaque extrémité de téléphone d'une

cloison en tringle pour le moment.

Plus tard, elle sera en lambris dorés. Dans chacun de vos comtés, il se tient un pauvre diable chargé de sténographier les discours.

Tous nos sténographes sont en chef. Nous avons cru devoir prendre cette précaution afin de leur ôter toute envie d'aller regarder passer les démons à travers les fenêtres. De cette manière rien ne sera perdu des discours, pas même les phrases déconvenues.

Vous dire si tout ça nous coûte le prix ; modestie à part, nous avons même été contraints de vendre nos pantalons du dimanche, pour payer les cloisons. Heureusement que nous sommes plusieurs associés ; encore s'en trouvait-il parmi nous qui avaient acheté ces pantalons à crédit. Mais que les créanciers prennent patience en attendant qu'ils puissent prendre autre chose. Nous sommes si pauvres aujourd'hui que nous rédigeons à la chandelle.

Et pour tous ces sacrifices, que demandons-nous ? rien que un cent par tête. Il n'y a que ceux qui n'ont qu'une forsore veuve de cœur, qui nous refuseront.

Les politiciens avides trouveront plus loin des nouvelles sur les assemblées politiques qui ont eu lieu cette semaine. C'est la première expérience de nos téléphones, et elle a réussi d'emblée.

TRIBULATIONS MUNICIPALES.

Vendredi, 5 avril, le Conseil-de-Ville de la rue St. Louis a pu réunir ses tronçons municipaux dans une assemblée extraordinaire. Tous les conseillers étaient présents, petits comme gros. Après la lecture d'un poisson d'avril reçu d'un ancien contracteur et d'une lettre intitulée

Adieux à la caisse municipale, il a été question d'élire un nouveau trésorier. Un conseiller se lève et dit :

Messieurs,

Tâchez que notre vote soit direct et porte à pleins bras, car si nous allions tomber sur un mauvais choix, nous nous exposerions à tous faire passer le moment du nez par le peuple. Vous vous rappelez comme bonne n'avons eu une si vire, l'automne passé. Heu ! nous en aurons encore à venir vite.

Un autre conseiller.— Plaignons les nouveaux qui viendront, mes amis.

Après avoir qu'ils nient comblé le déficit, ils vont en avoir des croûtes à manger.

Un autre.— Qu'ils taxent les fuyages, v'là l'été.

Un autre.— Dans tous les cas, ce n'est pas de nos affaires, une fois qu'on aura partie, il s'arrangeront comme ils pourront.

Avant de clore la séance, Son Honneur le maire annonce à l'assemblée qu'il a reçu une pétition signée par un journaliste et 500 citoyens, le priant de vouloir bien consentir à ce qu'on lui élève un monument en vitre, en mémoire de sa glorieuse et désinvolte administration.

Son Honneur dit qu'il a cru devoir refuser, parce qu'un monument en vitre c'est trop transparent.

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

Les acteurs sont applaudis sur toute la ligne. Les Russes crient : encore, encore.

La troupe anglaise est dans les coulisses en train de repasser son rôle.

Notre correspondant est arrivé à Constantinople jeudi dernier. Il a été reçu au Palais du Sultan qui était en train de fêter la naissance avec le grand-duc Nicolas. Il y avait à cette occasion une magnifique fête à la tire. Notre correspondant en a mangé un bâton qu'il a trouvé exquis. Il s'est retiré enchanté des deux grands hommes qui lui ont promis de faire abonner leurs armées respectives au "Cancan." Le Sultan a même retenu 500 numéros pour son sérail.

On s'attend à un siège à Québec cet été. Aussi est-ce une grande consolation pour les députés qui vont perdre la leur. Tout a été prévu pour le cas d'une famine. Quand on aura tout mangé, on se servira d'un appareil qui vient d'être inventé, pour obtenir notre nourriture. Cette appareil sera établi sur la citadelle, et au moyen d'une puissante aspiration électrique tirera du fleuve tous les poissons qui s'y trouveront, dans un rayon de 3 milles.

En entrant dans le tube aspiratoire, les poissons s'éventreront d'eux-mêmes, dans une roue d'engrenage. Puis, un peu plus haut, un autre instrument les calera, les poivrera, et finalement après avoir été cuit, ils tomberont tout plats dans la bouche des assésés.

Les autorités de cette ville sont sur le point de faire dresser des canons sur les principaux quais qui bordent la rive droite St. Charles, pour le cas d'un siège. Ces canons auront charge d'acier et les canons de fer, les navires russes, allemands ou autres de passer sans payer sous le pont Dorchester.

Comme nous serons peu nombreux pour défendre notre ville et nos alentours, on vient d'inventer une machine qui met tous les jours des artificiers placés sur ces quais à l'abri de tout danger. Quant à ceux des remparts, ils n'auront qu'à se baisser quand ils verront venir les boulets.

Cette ingénieuse machine se compose d'une sorte de carapace en fer, imperméable aux boulets ennemis, et qui se place en avant et tout autour des canons, n'en laissant passer que la gueule par une ouverture.

On se fait très-bien le tableau de ces prudents artificiers qui travaillent dans une espèce de petit salon blindé.

Là, ils sont absolument hors de tout péril; et c'est à ce point qu'au milieu de la plus chaude bataille, ils peuvent venir à toute sorte d'occupations pacifiques: changer de linge, écrire à Philomène, jouer de la flûte, dessiner au pastel, ou encore lire le *Cancan* ou bien les manifestes et circulaires politiques de nos hommes d'Etat et de nos candidats.

Je parle d'écrire à Philomène. Je ne vois pas qui pourrait empêcher que la blonde ne suive son amoureux sous la carapace. Elle trouverait très bien à se cacher dans la maisonnette de fer. Elle pourrait s'occuper de cuisine, de tricot, de broderie, ou encore coudre au moulin, il y aurait de la place pour un moulin à coudre, sans compter qu'elle embellirait incontestablement les lieux de sa présence.

Aucun danger à courir! Et c'est à peine si, les jours de bataille, un bruit de cloche fêlée pourra, de temps à autre, troubler la douceur de cette idylle. Car il faut bien penser que, dans les escarmouches, quelques boulets viendront ricocher sur le nid de foote forgée de Philomène et de son artiller.

Nous sommes persuadé qu'en apprenant cette nouvelle, plusieurs jeunes gens qui dernièrement ont refusé de s'engager dans les nouvelles compagnies, après avoir signé, vont aller s'enrôler de suite, et servir d'une bravoure cuirassée.

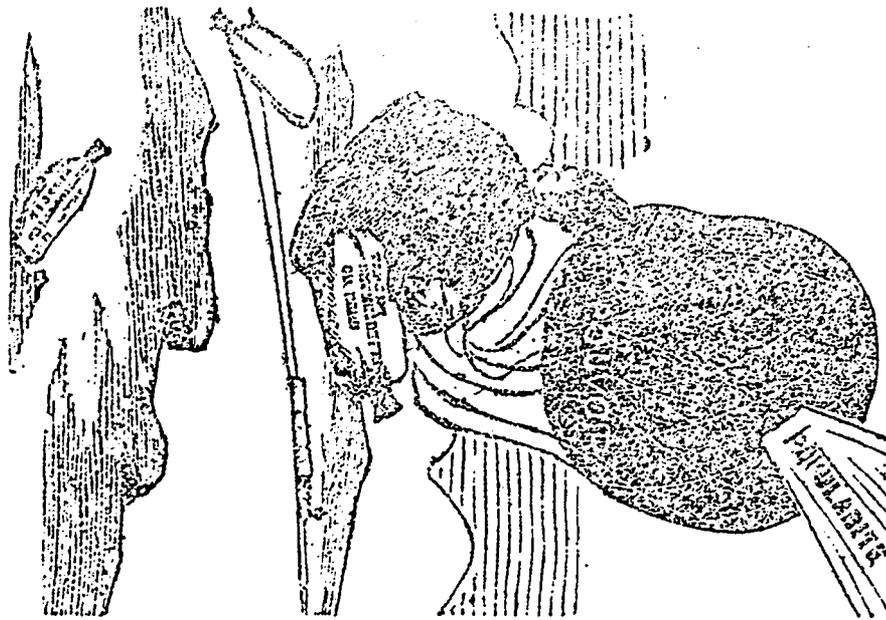
PISTONS POLITIQUES.

(Par les bouches de nos téléphones.)

Voici les mots que nous avons entendus, dans nos salles, cette semaine, des hustings des comtés suivants:

Charlevoix.—(Une forte odeur de tabac canadien pénétra dans la salle.) Un orateur dit: Messieurs les électeurs, si vous ne m'élisez pas, viendra un temps peu éloigné où vous ne pourrez plus fumer. La tyrannie est sur nos têtes.

Château-Richer.—Les chemins sont mauvais, électeurs et on me le reproche; mais que celui qui s'en plaint jette la première pierre.



LE POUVOIR A CREVÉ.

DEBOUCHERVILLE, ANGERS, CHURCH, (en chœur).—Nous tombons, il n'y a plus d'espoir.

ANGERS.—Je viens de jeter un énorme sac de lest, et nous tombons toujours et d'une vitesse...

CHURCH.—En bas, le trésor; mais ça n'allège pas, il est vide.

DEBOUCHERVILLE.—Ciel! Ciel! Lâchons le plus gros sac. Ah! mes amis, pro-
jections une chandelle à la Bonne St. Anne si nous en réchappons.

Comté de Québec.—L'Anglaisonne.

Rimouski.—Les chevaux paissent dans la ville.

Lotbinière.—L'orateur parle de l'importation du coton.—Une voix: "Hourrah pour les chemises et les circulaires de Guillaume." Une autre "c'est par joli, ça, Baptiste?"

Dans les autres comtés nous n'entendons que les grelots des chevaux qui passent et le vent qui mugit dans les arbres. Fait croire qu'il n'y a pas d'assemblée.

RADOUB SPIRITUEL.

On fait en ce moment, dans St. Roch, de grandes réparations au côté moral de notre beau sexe. Et les mains prétendent que ce n'est pas sans besoin, pour nous, nous ne mentionnons la chose que comme actualité. D'ailleurs n'avons-nous pas en votre salon.

Une dame nous ayant vu écrire ce qui précède (car votre serviteur a quelque fois l'honneur d'être admis en leur délicate compagnie—le sera-t-il encore après cet article?) nous fait remarquer que cela ne regarde pas la gazette. Ça peut être vrai; mais on nous met si noir quelquefois, que nous croyons qu'il n'est que juste de faire une petite comparaison, dont tout le sexe fort nous saura gré.

Pendant la quinzaine de notre lessive, nous avons été sages comme des pains de sucre. Quelques dames en étaient tellement charmées qu'elles crurent de voir venir nous féliciter à la porte de l'église, le soir.

On dit que ce n'est pas la même chose, dans la seconde retraite, ne vous en déplaise, belles dames: on dit tant de choses. Il paraît que les cancan roulent bon train, sous les voûtes du temple; et puis encore que dans la foule, quelques-uns essayent d'arracher les yeux à nos braves policemen.

au point que la peur les étroit, ces pauvres gardiens, et que plusieurs ne veulent plus se mettre en faction dans l'église.

Ah! ah!!! Il paraît que la moutarde vous monte au nez facilement. Cependant, soyons généreux: On nous informe que cela va un peu mieux, depuis quelques jours.

ECHOS DE NOS SALONS.

Dimanche dernier, diminution sensible dans le nombre de baux en visite. Aussi lundi matin bien des servantes étaient-elles en chômage, n'ayant pas de tapis à décroter. On attribue cet isolement aux assemblées de Montmorency et ailleurs.

Cependant il y a eu des exceptions. Un incident qui aurait pu avoir des suites les plus disloquantes s'est passé dans le salon de X, où Mlle Y figurait avec M. Z. Il pouvait être 8 1/2; Mlle Y venait de tapocher "Les lilas" sur le piano, quand M. Z, s'est soudain pris la caboche à deux mains d'un air effrayé.

—Qu'avoz-vous, monsieur, à vous tenir ainsi la tête?

—Ah! Mlle, c'est parceque vous commencez à me la tourner. Les transports de M. ont pu être maîtrisés par un ver d'eau. La cervelle n'a pas subi de dommages, mais presque toute la chevelure a été arrachée. Pas d'assurance pour une autre fois.

Une mademoiselle très en vogue dans nos jeunes cercles et carrés du beau monde de cette ville, a fait, dans un autre salon, le sujet des conversations. Comme elle a un cœur d'une largeur à rendre des points, au ministre Crispi, on parlait tout naturellement de sa...

le thermomètre de son amour. Et l'on disait:

— Elle a eu un faible pour l'étudiant A...; elle a eu un faible pour le jeune marchand B...; elle a eu un faible pour le notaire C...; elle a eu un faible pour l'officier D...

Et quel qu'un d'ajouter:

— Oui, les hommes c'est son fort.

MODE PRINTANIERE.

Voici la recette pour faire les toilettes de printemps.

On prend une femme, on la tourne une fois dans du satin, deux fois dans une écharpe de gaz; trois fois dans un voile de tulle.

La femme ainsi habillée est conduite dans un cabinet à plafond creux et dont le vide est rempli de guirlandes de fleurs. Au moyen d'un ressort que vous faites jouer, ce plafond s'entrouve et la femme reçoit sur les épaules une pluie de fleurs nommes de piquants qui s'attachent à la mince étoffe.

Vous ajoutez des manches patentes, une queue, ou une traîne, et la toilette est finie.

Les jours de pluie, c'est encore plus vite fait: vous roulez Madame 3 fois dans de la toile cirée. On dit que ce sera bien porté cet été.

C'est un costume qui n'exige aucune couture. Que vont donc devenir les marchands de machines à coudre?

GIN ET VISKEY.

Discussion.

Cher lecteur, pourquoi ne vous racontez-je pas une petite émeute fermentée dont j'ai été l'unique témoin, et véridique en tous points. L'affaire se passe entre deux individus qui sont peut-être de nos amis. Ce sont le *GIN* et le *Viskey*. Mais, écoulez, d'ailleurs libre à vous de lire ou non.

Je me promenais donc un beau matin quand je vis venir à moi deux magnifiques tonneaux, aux formes des plus gracieuses, montés sur un méchant *carrolette*, qui leur servait d'affût. C'était vraiment beau à voir. Et tout en marchant, je faisais mille conjectures moins encore sur le contenant que sur le contenu. Venant à passer près de l'objet de mes idées, j'entendis un grand bruit. Je regarde, personne. Il me fallut peu de temps pour m'assurer que ces voix discordantes sortaient des tonneaux eux-mêmes. Je prêtai toute mon attention à cette dispute d'un nouveau genre. D'innombrables lettres noircies m'apprenaient que j'avais affaire à un échantillon de *GIN* et *Viskey*. Écoutez donc.

En ce moment le *Viskey* avait la parole. Écoute, disait-il, mauvaise boisson! Pourquoi te ventiler et parler à moi? Mais foi c'est bien drôle à toi, méchant *GIN*.—Pas si drôle que tu penses, répond l'autre et pas si mauvaise boisson non plus. Ne suis-je pas fabriqué avec une substance particulière, le genièvre. Oui, en vérité, une substance nauséabonde! De la qualité. Tais-toi, mon goût ne rappelle-t-il pas celui d'une estance.—Magnifique; l'essence de térébenthine.—Les vrais connaisseurs savent ce que je veux.—Présomption tout ça, répartit le *Viskey*, mais je suis la bande alcoolique par excellence. On...

tion des céréales. Quel de plus noble que le blé, l'avoine, le froment. — Tu oublies la patate dit le *Gin*. — Elle a aussi ses mérites et je l'aime autant que ton petit grain noir de genièvre. — Vois quel soin on prend à ma fabrication. On commence par transformer l'amidon des grains en glucose. — Bah ! tu crois à tout cela, toi, des motechniques qui ne prouvent rien. Moi, je ne veux croire qu'une chose : c'est que je suis la meilleure boisson du monde. — Tout beau, mon cher. — Tu n'es qu'un sot — Vieille barrique — Vieux tonneau — Vile boisson — Ah ça, dit le *Gin*, veux-tu m'en imposer, je vais te faire piquer une tête. — Essaye de l'autre en se renfrogant. La lutte était inévitable, cela m'intriguait fort. Au moment la voiture se trouvait au sommet d'une côte assez raide. Aussitôt le *Whisky* sauta à terre le premier pour prendre position contre son adversaire. Le *Gin* en fait autant, malheureusement le premier était, comme vous dites, un peu gris ; il chancelle, tombe et roule dans la côte. Le *Gin* croit que la crainte seule a fait prendre cette décision à son ennemi. Nouveau chevalier, il court sus, tombe sur lui et l'instant d'après, leur liquide tout vaant n'en faisait plus qu'un. Moi seul avais été témoin de leur mort. Je la déplore, car elle a dû faire beaucoup d'orphelins.

MORALE. — C'est ainsi que se passent la jeunesse, sans faire beaucoup attention à ce petit grain de genièvre, ou à une liqueur agréable, mais fermentée, méle *Gin* et *Whisky*, pour aller rouler dans la large de l'ivresse.

JANADA.

Dans le trouble et le tumulte qui nous a causé notre installation, nous avons eu bien peu de temps à consacrer à la rédaction. Aussi, pour nous aïder, empruntons-nous la charmante petite poésie ci-dessous, généralement peu connue et d'ailleurs admirable de pensée et de tournure.

SUR LES PIEDS D'UNE PETITE FILLE DE TROIS ANS.

Des fibres et des nerfs
Reine tapageuse et vaillante
Muse, prends ta plume et tes chansons
Les petits pieds de Valentine.

C'est plaisir de les voir se mouvoir
Et le sandal, le raffiné, le
Jaloux, et l'ennemi de l'ennemi
Des petits pieds de Valentine.

La neige en sa blancheur
L'été, la pluie, le vent, le soleil
Plus ne valent que leur douceur
Des petits pieds de Valentine.

Les fleurs s'épanouissent en sa vie
Sans pècher de perdre sa vieillesse
Ils tiennent entre mes doigts
Les petits pieds de Valentine.

Les oiseaux aux rivières d'été
Que j'ai vu le regard malade
Néant par le ciel et par la terre
Des petits pieds de Valentine.

Sait-on qui l'a mis au monde
Venu de l'Inde ou de la Chine
Sans lui Messer couronné le monde
Aux petits pieds de Valentine.

La zote et le lin sont trop lourds
Il faut qu'une fleur sans épine
Prête sa mousse et son rebours
Aux petits pieds de Valentine.

Bienheureux l'époux qui les verra
Sortir le soir de leur botte,
Et sur son cœur réchauffer
Les petits pieds de Valentine.

EXEMPLE D'UN AN.

DALIVERNES.

Depuis que nous sommes en temps d'élection, on remarque que les maladies sont plus communes.

Le mutisme, les regards de travers à son voisin qui ne partage pas nos idées, le ramollissement du cerveau, font de nombreuses victimes.

Un chapitre du *Cancon*, lu avant vos repas, guérit de tous ces maux.

Pour les maux de gorge, vous vous tenez une gorgée d'eau le plus avant possible dans le gosier, puis vous vous faites mener sur un place publique. Là, crier *Can... Can* à pleins poumons, en ayant soin de vous renverser la tête en arrière. Après deux ou trois essais vous avez la dalle du cou parfaitement nette.

Pour les rhumes de cerveau, vous vous serrez fortement le nez, entre le pouce et l'index de la main gauche, et vous hurlez *Can... Can*.

C'est une méthode yankee qui réussit toujours.

Enfin, nous conseillons le "*Cancon*" à petites doses dans toutes les affections vives, tel que perte de portefeuille ministériel, ou le position pour s'être méle d'élection, peine d'amour, tracasseries suscitées par un créancier impitoyable, etc., etc.

Mardi matin, les gardiens de la compagnie des chars urbains ont été réveillés tout d'un bloc par un vacarme d'enfer. On leur dit que des milliers de maillets frappaient sur le pavé de la Lévisse. Le bruit provenait des étables où les gardiens se rendirent en deux sauts. Là, les attendait un spectacle moï dans les fastes hippiques. Les chevaux dansent un tigeon aux accords du sifflet d'un des conducteurs que l'un d'eux (les chevaux) avait réussi à s'introduire dans une narine, tandis qu'une jument battait la mesure en faisant résonner son licou sur les bords de sa crèche.

Les gardiens épouvantés par ce fait sur-naturel, auraient certainement séché de frayeur s'ils n'eussent été dans un endroit aussi humide.

Ils en étaient donc là, para'y-és d'étonnement, quand l'un des chevaux s'élança par la porte entrouverte jusque dans le cars-room, et là, s'avancant devant le plus cher z roue, il lui fit une révérence et lui envoya un baiser du bout de son sabot droit de devant.

Les nobles lètes avaient senti instinctivement qu'elles n'avaient plus à traiter de chars à patin pour cette année, et que par conséquent elles allaient reprendre leurs graisses et leurs couleurs, les chars d'été marchant comme sur des roulettes et ne produisant pas d'*stifflement*.

Un de nos amis, grand amateur de peinture, posé le un joli petit musée de tableaux qu'il a collectionnés à grands frais.

Avant hier, il faisait visiter son musée à une vieille tante grincheuse en visite en cette ville.

Arrivée devant le portrait d'une femme dans le costume primitif de notre première mère, la visiteuse scandalisée s'écrie :

— Est-il possible d'exposer un pareil tableau en plein carême !

— Pardon, ma tante, objecte l'amateur, je vous ferai observer que ce tableau est à l'huile !

Il est rumeur que les rues de notre localité vont être pavées en marbres, en etc.

RÉCETTE POUR ARRIVER A BON PORT. — Je me rappelle que quand j'allais à l'école (j'aurais besoin d'y aller encore) notre professeur nous faisait souvent concevoir pour le prix d'orthographe ; quant aux autres matières, j'étais toujours... zéros.

Un jour, on nous avait donné, pour nous exercer à l'épellation, quelque chose comme ce qui suit :

— Chère Mère,
Vous direz de ma part à mon père que je pars de suite pour le port de Québec. Une sucre froide me sort en ce moment des pores de la peau, car j'ai à traverser un bois dangereux, et on me defend le port des armes à feu.

Cela fait bien des ports, dit le professeur, réfléchissez bien.

— Oui, mais il en manque un, dit un élève — Lequel, Monsieur.

— Le PORT de chez M. BERLEFACHE, No. 3, halle Jacques-Cartier. C'est le plus bel étal de commerçants de cette ligne. Les viandes, le beurres, etc., qu'on y exposent feraient venir l'eau à la bouche de notre statue Bellone. Le professeur, se lachant les barbes :

— C'est vrai, j'oubliais que c'est toujours là que je fais mon marché.

L'ÉTÉ DU DAMOGLÈS — Pogne... pogne... pogne ! criait hier un policeman au galep, sur la rue St. Joseph.

Tout surpris, je regarde en avant sur le trottoir, rien ; mais à deux pieds à peu près au-dessus, dans l'espace, un homme, contortionné et cambie comme un si camélos. Le voleur, car c'en était un, faisait des sauts de 10 pieds, c'est pourquoi je ne l'ai pas vu. A chaque minute, le policeman perdait du terrain, je lui prédisais déjà des grâces blanches, quand, surprise en face de chez M. Duchéne, l'enorme chapeau qui sert d'enseigne se décroche et s'abat sur le fugitif.

La police enchantée a pu de cette manière faire un prisonnier.

Si vous voulez en savoir plus long, allez demander des détails à M. A. Duchéne, rue St. Joseph, en achetant chez lui un chapeau.

NOTES GRAVURES. — Vous remarquerez sans doute, que vos caricatures sont très bien exécutées. Au risque de blesser la modestie de Pautier, nous le nommerons ; c'est M. J. M. Hainault, qui vous donnera, la semaine prochaine, un nouvel échantillon de son habileté.

AVIS.

Une de nos connaissances, malheureuse en ménage, nous prie d'insérer l'annonce suivante :

QUINZE PIASTRES à qui m'apprendra ce qu'est devenue ma femme, et si elle est encore en vie.

TRENTE PIASTRES à qui pourrait affirmer, sur l'honneur, en justice, qu'elle a rendu l'âme.

Ceux qui désirent se mettre en recherche, pourront s'adresser au bureau du *Cancon* pour les détails.

Nos Conditions.

Très faciles, allez ! Des abonnements, nous n'en prenons pas. Votre journal est en vente partout et toujours au populaire prix de 1 centin. Toute personne qui désirera, pour une raison ou pour une autre, un extra exemplaire, vendra bien nous prévenir deux jours à l'avance.

ANNONCE.

5 CENTS LA LIGNE.

Pas plus cher que ça, vu que les années sont "dallées" (l'académie nous en voudra pour ce mot là). Passé dix lignes, RIEN que 2 CENTS. OUI OUI !

ILLUSTRATIONS.

Ceux qui aiment à voir leurs magazines "bâchés de monde" réclameront "chez nous" On les vante tellement et si bien qu'ils seront obligés d'engager de nouveaux abonnés. C'est l'avantage de tout le monde : les boss, les commis, nous autres, les autres, et le reste.

"Soyez nous les Canayens."

Toutes les correspondances ou annonces devront être adressés à P. Larose et Cie, Bureau de Poste, Boite 5 St. Sauveur.